

Le goût des jeunes filles *Lost and Delirious*

André Lavoie

Volume 19, numéro 4, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2001). Compte rendu de [Le goût des jeunes filles / *Lost and Delirious*]. *Ciné-Bulles*, 19(4), 24–25.

Le goût des jeunes filles

PAR ANDRÉ LAVOIE

Pour ceux qui suivent le parcours de Léa Pool depuis ses débuts «durassiens» avec **Strass Café**, la présence de **Lost and Delirious** dans sa filmographie apparaît, à première vue, telle une note discordante. D'autres diront qu'il s'agit là d'un nouveau départ, d'une carte de visite luxueuse que la réalisatrice devait s'offrir pour élargir son public et poursuivre, avec de plus grands moyens techniques et un bassin d'acteurs plus vaste, une démarche qui a connu ses ratés (**la Demoiselle sauvage**, **Mouvements du désir**) mais aussi ses moments de grâce (**la Femme de l'hôtel**, **Emporte-moi**).

Son dernier film fut tourné en anglais, une première pour Léa Pool. S'agit-il pour autant d'une œuvre décalée, en rupture totale avec les thèmes minutieusement mis en œuvre depuis 20 ans par la cinéaste? Sûrement pas. Dans ce contexte, ne risquait-elle pas de dénaturer son propos, son regard, une manière unique de concilier ses influences européennes et son enracinement québécois? La réponse à cette question est plus délicate.

Tiré d'un roman de Susan Swan, **The Wives of Bath**, et d'après un scénario de Judith Thompson, l'univers de **Lost and Delirious** marque tout de même un changement profond avec les mondes précédents de Léa Pool, plus éthérés, moins rigoristes et traditionnels que celui dépeint ici. Sa vision de l'homosexualité féminine, souvent audacieuse et jamais culpabilisante — il suffit de revoir **Anne Trister** pour s'en convaincre — s'ajuste laborieusement à cet environnement de jeunes filles en apparence bien sous tous rapports...

La démonstration dans **Lost and Delirious**, explicite et un brin racoleuse visuellement, est imprégnée de ce milieu anglo-saxon, celui de ces collèges privés qui sentent l'Angleterre puritaine où l'on forme les élites de demain. On ne sait d'ailleurs pas trop à quoi aspirent Paulie (Piper Perabo), Victoria (Jessica Paré) et Mary (Mischa Barton), surnommée «Mouse», car, comme toutes les adolescentes de ce monde, rien ne compte davantage qu'un présent toujours

trop long ou trop intense, l'amour des parents, jamais suffisant ou trop étouffant, et l'amour des garçons, rarement subtil ou dénué d'arrière-pensées.

Paulie et Victoria, quant à elles, à défaut d'avoir résolu quelques différends avec leurs familles respectives, se sont réfugiées dans les bras l'une de l'autre et profitent de la nuit tombée pour s'embrasser sur le toit du collège, supposément à l'abri des regards de leurs camarades. Il s'agit là d'une de leurs excentricités (elles bavardent pendant les cours, insultent les professeurs, versent de l'alcool dans un inoffensif punch aux fruits, etc.) qui font d'elles un véritable duo de choc dans cette école pour filles dirigée par Fay Vaughn (Jackie Burroughs), dont la rumeur veut qu'elle soit lesbienne: rien dans le film ne confirme, explicitement du moins, qu'il ne s'agit que de simples ragots.

Discrète, voire transparente, Mary découvre que ce qui unit Paulie et Victoria va bien au-delà de la complicité féminine; elles s'aiment mais ne cherchent pas à le proclamer au grand jour. Cette jeune fille perdue, débarquée dans ce collège comme une extraterrestre (encore marquée par le décès de sa mère, elle est convaincue que sa belle-mère l'a parachutée dans cette école pour l'éloigner de son père), va partager la chambre des deux amoureuses et en apprendre, au cours de cette année scolaire tumultueuse, davantage avec elles qu'en classe. L'existence de cette amitié particulière, et particulièrement torride, finira par se répandre comme une traînée de poudre et la très petite-bourgeoise Victoria tentera de convaincre tout le monde, et surtout sa jeune sœur qui l'a trouvée au lit avec Paulie, qu'elle n'est pas comme «ça», qu'elle est «normale». Paulie deviendra d'une jalousie maladive, féroce, devant une Victoria déterminée à jouer les croqueuses d'hommes; de son côté, Mary sera, bien malgré elle, l'arbitre impuissante à juguler une querelle d'amoureuses, qui prendra des proportions tragiques, dignes d'une pièce de Shakespeare.

Lost and Delirious

35 mm / coul. / 100 min / 2001 / fict. / Canada

Réal.: Léa Pool

Scén.: Judith Thompson, d'après le roman de Susan Swan, **The Wives of Bath**

Image: Pierre Gill

Son: Claude Beaugrand

Mus.: Yves Chamberland

Mont.: Gaétan Huot

Prod.: Cité-Amérique

Dist.: Les Films Séville

Int.: Piper Perabo, Jessica Paré, Mischa Barton, Jackie Burroughs, Graham Greene

Lost and Delirious

L'ombre du dramaturge anglais plane d'ailleurs sur ce film comme celle du faucon que Paulie va apprivoiser et qui, au fur et à mesure que Victoria prendra ses distances, remplacera l'être aimé, du moins temporairement. Une fois de plus dans l'univers de Léa Pool, l'art devient un miroir déformant de la vie, là où les personnages trouvent refuge et réconfort. C'était la peinture pour Anne Trister, la photographie pour Pierre Kurwenal, le cinéma de Jean-Luc Godard ou les chansons de Marie Laforêt pour Hanna et maintenant le théâtre de Shakespeare pour Paulie qui affirme, devant toute sa classe et une Victoria embarrassée, comprendre la rage meurtrière de Lady Macbeth. **Lost and Delirious** affiche pourtant un pessimisme surprenant de la part d'une cinéaste qui, par le passé, succombait rarement au moralisme.

C'est ici qu'il faut voir un véritable changement, pas tant occasionné par le passage de la cinéaste à la langue anglaise que par le regard différent que ce passage sous-tend. Alors que son univers était marqué du sceau de la liberté de pensée et de la créativité, elle semble atteinte par la lourdeur de ce milieu conformiste où les préjugés et les apparences supplantent l'individualisme, trait de caractère qui singularisait bon nombre de ses personnages. Celui de Paulie, aveuglée de jalousie et folle de rage devant l'indifférence, plus ou moins feinte, de Victoria, pourrait y avoir sa place, mais la finale du film y est si teintée de pessimisme qu'elle rend à tout le moins perplexe. Ironiquement, le Québec des années 1960 qu'elle dépeint dans **Emporte-moi** semble plus ouvert, plus tolérant, que ce collègue dont l'action se déroule à notre époque mais semble imperméable aux changements issus d'une certaine modernité.

On a fait grand cas du passage remarqué du film au dernier Festival de Sundance, Pool affirmant même que les festivaliers avaient considéré ses images comme «très crues»¹. Pourtant, elles n'ont rien à envier aux images «vaselinées» de David Hamilton, et ce que la cinéaste déploie en beauté et en dextérité technique, elle le perd en subtilité. Pas de place ici pour l'ambiguïté ou la finesse des émotions comme dans **Anne Trister** ou **la Femme de l'hôtel**: Paulie préfère jouer les chevaliers vengeurs et même, à mesure que croît sa colère, les destructrices sans foi ni loi (voire la scène à la cafétéria ou encore le duel avec Jake, l'amant un



Jessica Paré et Piper Perabo dans **Lost and Delirious**

brin niais de Victoria). Pourtant, rien n'apparaît vraiment choquant, encore moins audacieux, dans la manière dont Léa Pool aborde l'amour entre femmes; il faut surtout ne pas avoir vu ses autres films pour être ainsi le moindrement offusqué, ce qui devait être le cas pour la grande majorité du public de Sundance...

Dans ses meilleurs moments, ce que **Lost and Delirious** démontre, c'est le savoir-faire d'une cinéaste qui n'a plus peur d'aborder les thèmes qui lui tiennent à cœur, visuellement toujours aussi habile (les scènes nocturnes dans les bois et les séances d'apprivoisement du faucon sont splendides) et capable de tirer le meilleur de ses jeunes comédiennes, particulièrement Piper Perabo. Cette dernière s'impose avec fougue et passion, devant Mischa Barton, ayant le rôle ingrat de la narratrice passive et naïve, et surtout Jessica Paré, qui, après quelques films, est loin d'avoir convaincu les plus sceptiques sur ses véritables talents de comédienne.

Peut-être considérera-t-on ce film comme un tournant important dans la carrière de la cinéaste, ce sésame qu'il lui fallait pour franchir de nouvelles frontières. Sur le plan artistique, toutefois, contrairement à ce faucon et à son maître, qui s'élevaient au-dessus de la mêlée dans une finale à couper le souffle, Léa Pool, elle, fait — très habilement — du surplace. ■

1. CASSIVI, Marc, «Berlin lance des fleurs à Pool», *la Presse*, 12 février 2001, p. C5.